

Un petit détour par la phobie au seuil de l'adolescence

Frédérique F. BERGER

La phobie a toujours suscité l'intérêt de la psychanalyse et fait l'objet d'élaborations et de remaniements théoriques soulignant ses dimensions de pluralité et de complexité. Selon la psychanalyse, la phobie est présente dans les différentes structures cliniques et fait preuve d'un renversement particulier, car l'angoisse qui est à son origine devient elle-même un symptôme central, soulignant la dimension inséparable de la phobie et de l'angoisse qui, au-delà de ses formes symptomatiques, interroge la question du fantasme. Les aspects multiples du symptôme phobique en font un enjeu clinique et théorique mais aussi politique, social et éthique qu'il est important de resituer, car depuis quelques années les thérapies cognitives et comportementales ¹, en tentant de le corriger, le rééduquer ou l'éradiquer, tendent à jeter le discrédit sur les apports de la psychanalyse en faisant l'impasse sur la dimension signifiante de ce symptôme et sa place particulière dans l'économie subjective. Comme si les psychothérapeutes contemporains, attendant de la recherche scientifique des réponses définitivement inscrites dans l'ADN, classées par la dernière version du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* ² ou expertisées par l'Inserm ³, étaient chargés de mesurer la phobie en fonction d'une norme. Désormais, ils l'affublent désormais des signifiants « handicap » ou « traumatisme » afin d'éviter de s'interroger sur son origine et, de ce fait, ils évacuent ce qui serait susceptible d'évoquer une subjectivité marquée par son lien à l'inconscient et au désir. La cause de la phobie étant préalablement entendue, ils n'ont plus qu'à appliquer à la lettre le programme de désensibilisation systématique de l'objet phobique en amenant le patient à affronter

Frédérique F. Berger <frederiquefberger@yahoo.com>

1. C. André, *Psychologie de la peur, Craintes, angoisses et phobies*, Paris, Odile Jacob, 2004. L. Vera et C. Mirabel-Sarron, *Psychothérapie des phobies, Approche comportementale et cognitive*, Paris, Dunod, 2000. À ce sujet, lire l'analyse critique des différentes versions et applications du DSM réalisée par É. Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1999, 2^e édition : 2001, p. 55-61, p. 105-106, p. 115-122, p. 191.

2. *DSM-IV, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Paris, Masson, 1996.

3. Inserm, *Psychothérapie : trois approches évaluées*, expertise collective Inserm, Paris, Les éditions de l'Inserm, 2004 ; *Troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent*, expertise collective Inserm, Paris, Les éditions de l'Inserm, 2005 ; *Suicide, Autopsie psychologique, outil de recherche en prévention*, expertise collective Inserm, Paris, Les éditions de l'Inserm, 2005.

la situation anxiogène. De fait, il y a autant de phobies que de méthodes qui lient souvent l'absurde à l'illusion thérapeutique, avec pour effet le déplacement incessant du symptôme d'un objet phobique à un autre que le sujet n'aura de cesse de réaliser.

L'approche de la psychanalyse est évidemment tout autre. Afin d'en resituer les avancées, nous allons tout d'abord retracer les axes majeurs de l'approche freudienne de la phobie, puis ceux de l'apport lacanien à la praxis de la phobie en prenant appui sur le célèbre cas clinique du petit Hans. Enfin, à travers quelques morceaux choisis d'un cas clinique issu de notre pratique, nous allons explorer la fonction de la phobie chez Luz, une petite fille chilienne.

Approche freudienne de la phobie

Dès ses premiers textes, Sigmund Freud se penche sur la phobie et c'est à partir de son étude de l'angoisse qu'il fonde la distinction entre les phobies et les obsessions⁴. Dans le cas des phobies, l'état émotif est toujours lié à l'angoisse, tandis que, dans celui des obsessions, il s'accompagne d'autres états comme le doute et la culpabilité. Les phobies sont plutôt typiques alors que les obsessions sont multiples. Freud établit une classification des différents types de phobies selon l'objet de la peur qui leur est lié : les phobies communes montrent une peur exagérée de choses que la plupart des sujets appréhendent ou craignent légèrement comme le noir, la solitude, la mort, les dangers, certains animaux, etc. ; les phobies d'occasion sont liées à des conditions particulières comme l'agoraphobie, les autres phobies de la locomotion ou des moyens de locomotion.

Tout d'abord, Freud conçoit le mécanisme psychique des phobies comme différent de la substitution à l'œuvre dans l'obsession, où l'analyse parvient à révéler une idée inconciliable. Il s'agit d'un état émotif anxieux qui concerne un objet particulier propre à devenir l'objet de la phobie. L'angoisse qui gît au cœur des phobies n'est pas issue d'un souvenir mais traduit une névrose anxieuse dont l'origine est sexuelle mais sans mécanisme psychique. Tandis que les étiologies de la phobie et de l'hystérie sont éloignées, leur symptomatologie reste proche : dans l'hystérie, l'excitation est provoquée par un conflit psychique entraînant un phénomène de conversion dont le lieu d'élection est le corps ; dans la phobie, elle est somatique puis se dirige vers un objet externe. Freud repère que la satisfaction sexuelle n'est pas la voie de la guérison de la névrose. Il recourt alors à l'élaboration théorique du fantasme et du mythe œdipien

4. S. Freud, « “Les psychonévroses de défense” : essai d'une théorie de l'hystérie acquise, de nombreuses phobies et obsessions et de certaines psychoses hallucinatoires » (1894), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 3^e édition : 1978, p. 3 ; « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de “névrose d'angoisse” » (1895), dans *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 21 ; « “Obsessions et phobie” : leur mécanisme et leur étiologie » (1895), dans *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 39-45.

afin de mettre en évidence la causalité sexuelle de la phobie. Il s'écarte ainsi d'une conception exogène de l'objet de la phobie et met l'accent sur la dimension endogène de l'angoisse considérée comme conséquence du refoulement qui est produit non plus par l'excitation sexuelle mais par le fantasme : « Tous les symptômes d'angoisse (phobies) dérivent ainsi de fantasmes ⁵. » Cependant, si le fantasme refoulé se transforme en angoisse, cela se fait sans passer par le moi : le déclenchement de l'angoisse ne survient pas à la suite d'une lutte entre le moi et l'inconscient mais advient dans l'inconscient lui-même.

La publication de l'analyse du petit Hans ⁶ permet à la phobie d'acquérir une certaine célébrité. Freud souligne que le symptôme phobique fait partie de la névrose et appréhende l'angoisse et le mécanisme de déclenchement de la phobie de la même manière que pour l'hystérie. Dans la phobie, le matériel d'origine sexuelle se sépare de l'affect, persiste et apparaît sous forme d'angoisse au lieu de prendre le chemin du corps et de la conversion comme dans l'hystérie. Le sujet élit un objet, la « phobie a [ainsi] pour mission de faire l'économie d'un accès hystérique ⁷ ». L'hystérie d'angoisse apparaît très tôt dans la vie du sujet humain, la phobie est un symptôme de défense contre l'angoisse. Le rapprochement de l'hystérie avec l'angoisse permet de nouer étroitement la question de l'angoisse à celle de la castration. C'est ce que révèle le petit Hans à travers sa peur du cheval et la crainte de sa morsure comme transposition de l'angoisse de castration proprement dite. Nous approcherons cela de façon plus précise à partir de l'étude de ce célèbre cas clinique réalisée par Jacques Lacan et nous verrons également, à travers des éléments du cas de Luz, que, dans le développement de l'enfant, la phobie peut aussi avoir une fonction structurante dans le sens d'une partition symbolique qu'il met en jeu à un moment particulier.

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud revient sur sa position et, à partir d'une nouvelle lecture du cas du petit Hans, il opère un nouveau renversement théorique en posant que « c'est l'angoisse qui produit le refoulement et non pas [...] le refoulement qui produit l'angoisse ⁸ ». L'angoisse de castration en tant que nœud de la névrose est liée à la formation de la phobie, la castration est la problématique sous-jacente à la phobie comme effet du refoulement. L'angoisse provient de la position du moi comme élément primaire de la phobie survenant dans un contexte très précis, lorsque le moi a reconnu le danger de castration, donné le signal d'angoisse et provoqué le refoulement des processus menaçants dans l'inconscient. Dans le même

5. S. Freud, « Manuscrit M, Lettre 63 du 25 mai 1897 », dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 8^e édition : 2002, p. 181. À ce moment-là, Freud utilise le terme de fantasmes dans le sens de fantaisies, il ne s'agit pas du fantasme tel qu'il s'élabore et se stabilise après l'Œdipe.

6. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) » (1909), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 20^e édition : 1997, p. 93-198.

7. S. Freud, *L'avenir d'une illusion* (1907), Paris, PUF, 3^e édition : 1974, p. 91.

8. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Paris, PUF, 6^e édition : 1978, p. 27.

temps, la phobie se forme et constitue le sentiment de détresse du moi confronté à la situation dangereuse. La phobie n'est pas seulement une réaction face à la montée pulsionnelle mais aussi une prise de position du sujet face à l'émergence de l'angoisse de castration. Par déplacement, elle permet qu'un moment de séparation symbolique soit possible en évitant le conflit d'ambivalence avec la figure parentale pour permettre au moi de juguler l'angoisse. C'est là que de façon décisive prend place la fonction de partition symbolique que peut jouer la phobie dans l'histoire subjective. En tant que symptôme, la phobie peut persister longtemps chez un sujet mais sa genèse ne se retrouve que dans les nouages de son histoire œdipienne, les aléas de son enfance et les rencontres qui l'ont marquée. La phobie est donc un montage qui vise à protéger le sujet de son angoisse en localisant cette dernière sur un objet ou sur une situation précise. Elle constitue une sorte de travestissement à ce qu'il interprète comme de l'angoisse masquée par les différentes peurs qui la causent. Objectivée, la phobie protège le sujet de son angoisse réelle. Elle met ainsi en acte l'impasse de la castration par différents moyens de diversion tentant de circonscrire ce qui n'a pas vraiment de solution et concerne l'assomption de la castration et du sexuel en tant que réel échappant à toute symbolisation.

Apport lacanien à la praxis de la phobie

Les travaux théoriques et cliniques de Lacan proposent de nouveaux développements à la problématique de la phobie à travers le statut imaginaire donné au moi, la dimension symbolique du signifiant et la dimension réelle que recèle l'angoisse. Dans une grande partie du séminaire *La relation d'objet*⁹, Lacan étudie la phobie en faisant retour sur la lecture de l'observation du petit Hans. Il aborde les objets phobiques comme des signifiants dont la fonction est de donner une marge au sexuel, à l'endroit où il s'est révélé terrifiant ou insaisissable pour le sujet. L'objet phobique est constitué par un élément de langage, un signifiant particulier qui supporte la signification du désir dont le sens plurivoque est équivalent à un signifié unique. Les éléments signifiants de la phobie jouent un rôle dont la signification peut être métaphorique ou métonymique : « Ces deux types d'associations qui s'appellent la métaphore et la métonymie, je les trouve là où elles sont, dans le texte de ce bain de langage dans lequel Hans est immergé. C'est là qu'il a trouvé la métonymie originelle qui apporte le cheval, premier terme autour de quoi se reconstituera tout son système¹⁰. »

Lacan souligne l'écart qu'il y a entre la peur et l'objet, dont la fonction essentielle est justement de tenir cette peur à bonne distance. L'objet de la phobie supplée ainsi au signifiant du père réel devenu défaillant. Dès lors, le signifiant est défaillant, de structure, à nommer le réel. Pour Hans, le cheval est l'élément signifiant autour

9. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, 1956-1957*, Paris, Seuil, 1994.

10. *Ibid.*, p. 318.

duquel vont tourner toutes sortes de significations qui formeront l'élément suppléant à ce qui a manqué au cours de sa structuration subjective. L'objet phobique a aussi une valeur d'image suscitant une aversion scopique. Lacan note judicieusement que le cheval a été puisé dans un livre d'images dont les représentations comportent un présupposé culturel lié aux mythes et aux folklores. Il convient également de souligner que pour l'anniversaire de ses 3 ans Hans reçoit de la part de Freud, ami de la famille, un cheval à bascule ¹¹. Le signifiant « cheval » est déjà présent dans l'histoire familiale et transférentielle et, de tous les grands animaux, les chevaux sont ceux qui intéressent le plus l'enfant : jouer au cheval est son jeu favori et le père a été le premier à lui servir de monture, ensuite sont venus ses compagnons de Gmunden et sa bonne ; de plus, la maison familiale se trouve juste face à la douane centrale où le spectacle du mouvement des chevaux et des omnibus est constant.

Pour transformer l'angoisse en peur localisée, le sujet choisit un objet constituant un point d'arrêt autour duquel peut s'accrocher ce qui vacille. Si pour son entourage le cheval est un élément pathologique, il a pour Hans un rôle de maintien qui arrête l'angoisse et la tient par les rênes afin de ne pas la laisser prendre le mors et s'emballer puis éventuellement le mordre. Cela souligne la fonction de la phobie comme possibilité de faire avec l'angoisse innommable, son réel. L'approche clinique des phobies qui surgissent communément dans l'enfance fait apparaître cet aspect fonctionnel. En grandissant, les enfants développent des phobies diverses qui sont autant de mises en forme par lesquelles l'angoisse peut en passer. Pour certains, telle la petite Sandy de l'observation clinique d'Anneliese Schnurmann ¹², la phobie est un moment transitoire au cours duquel elle va pouvoir se défaire de ses angoisses face à l'incomplétude de la figure de l'Autre ¹³, en l'occurrence la mère.

La phobie permet l'inscription, la circonscription, la nomination au lieu même de l'innommable de l'angoisse. Cette nomination fait lien entre des éléments qui n'ont pas de rapport entre eux et tente de maintenir des éléments disjoints. Cet aspect indique aussi l'impasse dans laquelle la phobie peut mettre le sujet, car le signifiant phobique est un recours énigmatique, surdéterminé par le langage, qui pose une question à laquelle rien ne vient répondre et qui peut ainsi se répéter indéfiniment. L'objet phobique constitue une nécessité qui, bien que porteuse d'une énigme, s'impose au sujet comme réel. Là où les psychothérapies identifient l'angoisse à la phobie, la psychanalyse révèle que l'objet phobique est à l'avant-poste de l'angoisse comme

11. N. Katan-Barwell, *Quand passent les cigognes*, communication, VIII^e Rencontre internationale du Champ freudien, 1994, Paris.

12. A. Schnurmann, « Observation of a phobia », dans *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. III-IV, 1949, p. 253-270 ; « L'observation d'une phobie », *Les documents de la Bibliothèque de l'École de la cause freudienne*, n° 5, 1949, p. 9-31.

13. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, op. cit., p. 54-55, p. 71-75, p. 77-92, p. 100.

re-père pour parer à l'angoisse qui, sans cela, resterait immaîtrisable, car son objet est incontrôlable. Lacan démontre cela en resserrant très étroitement son analyse du texte freudien, en saisissant les points d'impasse dans lesquels se sont trouvés tant Freud que le père de Hans qui conduit l'analyse.

Comme la plupart des enfants, Hans veut être l'objet d'amour de la mère et pour cela il vit dans le leurre de la relation imaginaire qu'il entretient avec elle : sans lui, la mère est inassouvie ; avec lui, il devient le phallus qui la comble. Dans cette alternance où prend place l'image narcissique du moi, se réalisent l'amour *pour* la mère et l'amour *de* la mère où l'enfant lui apporte le plaisir qu'il lui suppose. En effet, « le être aimé, le *geliebt werden*, est fondamental pour l'enfant. C'est là le fond sur lequel s'exerce tout ce qui se développe entre la mère et lui¹⁴ ». Lorsque cette relation imaginaire défaille ou se rompt, car la mère ne lui donne plus les signes de son amour, cela entraîne une certaine frustration marquant la naissance de l'angoisse et la question du désir de la mère comme désir de l'Autre : « *Che vuoi ?* » L'enfant s'interroge sur le désir de l'Autre : « Que veut-elle ? Que me veut-elle ? Que suis-je pour elle¹⁵ ? » L'angoisse est liée à l'approche de l'objet maternel avec l'incertitude de l'enfant quant à ce qui pourrait le combler.

La phobie du cheval surgit comme réponse à cette question et vient protéger l'enfant contre l'angoisse. Elle lui permet de faire face à la carence paternelle, à cet appui qui lui manque dans le symbolique. De là vont surgir une suite de signifiants prenant appui sur le signifiant « cheval », qui subit dès lors une série de permutations et de transformations. Série que Hans modifie au cours de ses avancées et constructions psychiques. En parlant, il progresse quant à la signification de ce signifiant : tout d'abord, il est la morsure comme dévoration par la mère castratrice ; puis le pénis possédé par le père ; enfin le père tout-puissant instaurant le complexe d'Œdipe et de castration marquant la fin de l'analyse. Lacan en souligne l'issue à peu près satisfaisante : « S'il y a quelque stigmate de l'inachèvement aussi bien de l'analyse du petit Hans que de la solution œdipienne que postulait la phobie, c'est celui-ci. Ces tours et détours du signifiant qui se sont révélés salutaires, qui ont fait progressivement s'évanouir la

14. *Ibid.*, p. 224.

15. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 815. Lacan illustre cette rencontre avec le désir énigmatique de l'Autre par la scène du diable amoureux de Cazotte. Le diable apparaît au héros qui l'invoque sous la forme terrible d'une tête de chameau qui profère un sonore « *Che vuoi ?* ». En effet, la rencontre du désir de l'Autre est angoissante, en particulier lorsqu'elle fait surgir la question de la jouissance. Plus tard, il évoque la figure de la mante religieuse comme fantasme inconscient fondamental (*Le séminaire, Livre VIII, Le transfert, 1960-1961*, Paris, Seuil, 1991, p. 250-254). « Bref, l'angoisse est corrélative du moment où le sujet est suspendu entre un temps où il ne sait plus où il est, vers un temps où il va être quelque chose où il ne pourra plus jamais se retrouver. C'est cela, l'angoisse » (*Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, op. cit.*, p. 226).

phobie, qui ont rendu superflu le signifiant du cheval – s'ils ont opéré, c'est à partir de ceci, non pas que le petit Hans a oublié, mais qu'il s'est oublié¹⁶. » Hans est libéré de sa phobie, le succès symptomatique est obtenu, il a réalisé la continuité des lignées et se conçoit à son tour comme père en résolvant la question de l'enfant réel, mais il reste avec les énigmes de la fonction paternelle, de la sexualité parentale et de la féminité. Néanmoins, la réussite de la symbolisation de la castration est l'accomplissement même de la fonction du signifiant « cheval », de sorte que l'objet phobique peut disparaître après l'intervention des agents de la castration : le 30 avril, le serrurier ou le plombier qui dévisse la baignoire dans laquelle Hans se trouve et lui donne un coup dans le ventre avec son grand perçoir ; le 2 mai, le plombier qui lui enlève le derrière et le « fait-pipi » avec des tenailles et lui en donne d'autres. La castration est transmise, la structure de l'ordre symbolique est enfin posée dans sa dimension universelle du côté du langage, de la lignée et du sexe.

Tel est le retour à Freud opéré par Lacan. La phobie est postée en éclairer de l'angoisse et, grâce à l'écoute attentive du père et de Freud, la parole de Hans est entendue dans sa dimension de vérité, lui permettant d'aller, au fil de ses fantasmes, vers la solution de la phobie et l'installation du complexe d'Édipe *via* le complexe de castration. Lacan distingue avec acuité la dimension du symbolique dans le temps imaginaire du moi phallique, la naissance de l'angoisse, la réponse phobique et son achèvement *dans et par* la parole échangée avec un autre, ici le père en position d'analyste et Freud en tant que superviseur et surtout super-auditeur¹⁷.

Dans son séminaire sur *Le transfert*, Lacan évoque à plusieurs reprises la phobie, qu'il considère comme la forme la plus radicale de la névrose, car elle est faite pour soutenir le rapport du sujet au désir sous la forme de l'angoisse : « La phobie, c'est bien le maintien du rapport au désir dans l'angoisse, avec un supplément plus précis – la place de l'objet en tant que visé par l'angoisse est tenue par ce que je vous ai expliqué longuement à propos du petit Hans, être la fonction de l'objet phobique, à savoir Φ , grand *phi*. Dans l'objet phobique, il s'agit bien du phallus, mais c'est un phallus qui prend la valeur de tous les signifiants, celle du père à l'occasion¹⁸. » Confronté à une certaine forme de fragilité du père, le sujet phobique interroge ce point de défaillance qui l'atteint lui-même. La mise en place de la phobie constitue une métaphore déplacée sur un élément neutre, assurant au sujet la non-intrusion du père qui échoue à faire entrer l'enfant dans la dialectique du désir, car il n'assume pas sa fonction de « messenger du réel¹⁹ ». Face à cette menace, l'objet phobique est un recours contre la disparition, la néantisation du désir, son *aphanisis*.

16. *Ibid.*, p. 408.

17. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Silicet*, n° 6-7, 1975, p. 42.

18. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert*, *op. cit.*, p. 425.

19. P. Bruno, « L'anti-capitalisme féminin », *Hétérité*, n° 1, 2001, p. 21.

Lacan insiste sur cette dimension de signal constituée par l'angoisse tant dans la clinique que dans la pratique analytique. Il rappelle qu'elle n'est pas uniquement interne au sujet, car il la récupère aussi ailleurs. En effet, « l'angoisse à laquelle votre névrosé a affaire, l'angoisse comme énergie, est une angoisse qu'il a la grande habitude d'aller chercher à la louche, à droite ou à gauche, chez tel ou tel des grands Autres auxquels il a affaire. Elle est tout aussi utilisable pour lui que celle qui est de son cru ²⁰ ». Il précise que, dans l'économie d'une analyse, il faut pouvoir tenir compte du fait que l'analysant va ressentir l'angoisse des Autres, en particulier celle de son analyste, cela à mesure qu'il est plus avancé dans son analyse et cherche la voie de son désir au niveau de ce grand Autre que l'analyste est pour lui. La phobie est un support de l'angoisse permettant au sujet de fonctionner comme si tout allait bien, lorsque l'objet cause du désir inscrit sur un fond de présence est effectivement absent.

Une des questions cliniques qui se posent est celle du caractère transitoire ou définitif de la solution phobique, que Lacan reprend dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*. Au cours de la séance du 7 mai 1969, il prend position sur la question de l'existence d'une structure phobique et décline cette hypothèse pour faire de la phobie une « plaque tournante ²¹ » qui précède l'élection d'une structure clinique : « La phobie n'est pas du tout à voir comme une entité clinique, mais comme une plaque tournante. [...] Elle vire plus que communément vers les deux grands ordres de la névrose, hystérie et névrose obsessionnelle, elle réalise aussi bien une jonction avec la structure de la perversion ²². » Les phobies sont isolables comme telles et permettent d'élucider la singularité clinique de chaque histoire, l'angoisse n'est pas sans objet et la fonction de la phobie consiste justement à substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant à tout faire qui fait peur. Comme le souligne Isabelle Morin dans son ouvrage *La phobie, le vivant, le féminin*, « la phobie permet de situer une difficulté de la symbolisation primordiale en montrant l'articulation entre l'irreprésentable de la symbolisation primordiale et l'appel à la phobie comme solution pour couvrir le hors-représentation. La phobie a une fonction structurale ²³ ». Lors de la séance du 14 mai 1969, Lacan revient sur l'objet phobique dans son aspect proche du complexe de castration qui réalise le manque dans le champ du signifiant. La castration du complexe est non pas la castration réelle mais une menace imaginaire dans l'assomption symbolique. Bien différente est celle de l'objet *a* qui fait partition pour causer le désir, tandis que la fonction de l'objet phobique est de parer au complexe de castration. Lacan met aussi l'accent sur la dimension névrotique de grandeur et de dérision de

20. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert*, op. cit., p. 426.

21. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXI, D'un Autre à l'autre, 1968-1969*, Paris, Seuil, 2006, p. 307.

22. *Ibid.*

23. I. Morin, *La phobie, le vivant, le féminin*, Toulouse, PUM, coll. « Psychanalyse & », 2006, p. 26. Cet ouvrage m'a particulièrement orientée lors de ce travail.

l'objet phobique en le comparant à un tigre de papier qui peut tout à coup devenir grimaçant, comme dans les livres d'enfants.

Dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*²⁴, lors de la séance du 25 mai 1960, Lacan reprend l'*Antigone* de Sophocle²⁵ pour introduire les grandes passions humaines que sont la crainte et la pitié. Aristote dévoile l'importance de la fonction de la tragédie dans la *catharsis* de ces deux passions et approche ce que l'on subit devant un danger, qu'il adviene à un proche *via* la pitié ou qu'il nous adviene *via* la crainte ou l'effroi. La tragédie « suscitant pitié et crainte (*phobos*²⁶) opère par purgation (*katharsis*) de ces passions-là²⁷ ». Ajoutons : par la beauté du dire, du bien-dire comme art de la parole tragique. À la suite de Freud, Lacan souligne que la psychanalyse, tout comme la tragédie, est une *catharsis*, une pacification de la compassion et de la crainte grâce à l'esthétique de la parole. Le pitoyable chez notre *alter ego* et l'effrayant pour nous-même trouvent ainsi leur solution éthique. C'est cette éthique que nous allons approcher à travers les paroles de Luz lors de son travail analytique.

Luz autour de la phobie

Rappelons que l'expérience clinique donne au symptôme une place primordiale et fonde la position du symptôme comme une « réponse de l'enfant²⁸ », qui n'est pas sans effets de vérité pour l'enfant et sa famille. Afin d'éclairer d'une lumière clinique singulière la question de la phobie, nous allons reprendre les fragments essentiels de l'analyse d'une petite fille chilienne. Âgée de 9 ans, Luz est parfaitement bilingue, le français est la langue de sa mère et l'espagnol celle de son père. En Bolivie où je la reçois, le travail d'exploration qu'elle réalise dans sa langue maternelle va lui permettre de trouver une solution face à l'impasse subjective constituée par son symptôme phobique. Celui-ci a surgi à partir de différents éléments en lien étroit avec le désir maternel devenu menaçant et l'au-delà de ce désir, le vivant et le féminin²⁹ dont le versant énigmatique relance la question du père : « La phobie est un appel à la fonction du père, ou plus précisément au père réel, comme traitement du féminin et du vivant³⁰. » C'est sur ce point d'angoisse que surgit son symptôme. Qualifions-le de petit détour, car il va lui permettre de faire jouer ce que Lacan nomme si justement la « plaque tournante » de la névrose. Que propose cette formulation sinon que la

24. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960*, Paris, Seuil, 1986, p. 285-298.

25. Sophocle, *Antigone* (441 av. J.-C.), Paris, Seuil, 2007.

26. E. Baumgartner et P. Ménard, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, Livre de Poche, coll. « Les usuels de poche », 1997.

27. Aristote (384-322 av. J.-C.), *Poétique*, chapitre VI, 1449, p. 27-28.

28. J. Lacan, « Note sur l'enfant » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373-374.

29. I. Morin, « Vivant et féminin dans le parcours phobique », *Psychanalyse*, n° 2, Toulouse, érès, 2004, p. 5-21 ; *La phobie, le vivant, le féminin, op. cit.*

30. *Ibid.*, p. 33.

névrose phobique précède, dans le cas de cette enfant, l'élection de l'une des grandes névroses, l'hystérie ou l'obsession. Il s'agit pour Luz d'ériger ce symptôme comme parade contre le désir de l'Autre devenu particulièrement énigmatique et surtout menaçant. Intimement liée à l'angoisse, la phobie, qui n'est pas sans objet, se manifeste à point nommé quand la mère et son désir s'approchent trop. Et comme le dit si justement Freud, « ce dont on a peur, c'est justement de sa propre libido ³¹ ». La phobie est donc inséparable de l'angoisse puisqu'elle substitue la peur d'un objet à une angoisse innommable, la perte de l'objet. L'organisation de la relation imaginaire entre l'enfant et la mère en appelle au père mais, à cause du réel, il est impossible de transcender l'angoisse par le symbolique – c'est ce qui fait justement la difficulté de la phobie. À ce point précis se noue la « névrose infantile ³² » comme temps d'effectuation de la métaphore paternelle précédant l'élection de la névrose et l'installation du fantasme.

Reprenons certaines coordonnées cliniques de ce cas. Les peurs de Luz ont commencé il y a un an environ lors de vacances familiales en Suisse, le pays maternel. Quotidiennement, le journal télévisé montrait, sur le vif, des accidents, des attentats et des morts. À ce réel sidérant de l'image, s'est ajouté celui de l'expérience d'une rencontre avec une « femme folle » lors d'un voyage familial en autobus : « Après, je n'ai pas cessé d'y penser », me confirme-t-elle. Lors des entretiens préliminaires, le père avance : « C'est la jalousie, elle est désespérée tout le temps par nos absences. Ça se passe surtout quand on est en Suisse, elle a toujours peur, c'est rien, ça va passer avec l'âge. » La mère précise que Luz lui demande chaque jour son emploi du temps et l'heure précise de son retour à la maison : « C'est plus fort qu'elle, elle a ses peurs. Et maintenant, c'est devenu trop fort. Quand je lui ai annoncé la nouvelle de ma grossesse et la prochaine naissance d'une autre fille, Luz a fondu en larmes. Elle avait alors 8 ans et sa sœur aînée 9 ans et demi. Pourtant, quand sa petite sœur est née, sa jalousie n'a jamais été dirigée contre elle. Mais c'était toujours par rapport à moi que ça se jouait, elle était accrochée comme si elle n'était plus indépendante et organisée. »

Lors de la première séance, Luz m'annonce : « Tu sais, il était temps que je vienne te parler, j'aimerais tant être comme avant et n'avoir pas peur du tout. Parfois, je n'arrive pas à dormir, mon lit est loin de la porte. Souvent je m'installe un peu plus près de la porte, je dors sur le palier, je vois la lumière et ce qui se passe. Les petits enfants ont toujours un peu peur, mais moi c'est trop, c'est pas normal. J'aimerais bien être comme avant, n'avoir plus peur du tout. » Dormir seule est un véritable problème et elle essaie toujours de le faire dans la chambre de l'une de ses sœurs, la petite

31. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 41.

32. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », *art. cit.*, p. 197 ; « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loupes) » (1918), dans *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 325-420.

de préférence. Si elle est rejetée, elle met son matelas dans le couloir. Quand la famille est en voyage, elle se débrouille toujours pour dormir avec ses parents. Elle repère que ses peurs sont liées à l'absence de ceux-ci, plus spécialement de sa mère qui voyage souvent pour son travail. Elle rapporte ce que chacun dit à propos de ses peurs : « Ma sœur aînée dit que j'exagère, que je ne dois pas me préoccuper ainsi ; ma mère que "c'est trop" ; mon père que "rien ne peut nous arriver, nous les Chiliens nous sommes invincibles !" ». Telle est la position du père qui marque un déni de la castration, castration qu'il aura bien du mal à transmettre à sa fille. Luz reprendra cet énoncé à la fin de l'analyse lors d'une séance résolutive.

En abordant ses peurs et leurs liens avec l'absence de ses parents, la question de la mort surgit et Luz retrace un certain nombre d'accidents qui ont touché des amis très proches : « Celui d'une famille qui a subi un terrible accident de voiture sur la route de l'Altiplano, seuls les deux enfants ont survécu. Celui du mari d'une enseignante de l'école qui s'est tué en moto sur la route des Yungas ³³, il y était allé avec son fils, il allait si vite qu'il est rentré dans un camion. Son fils s'est seulement fracturé le bras, son fils l'a vu mourir ! Le papa d'une amie était déprimé, il n'était pas bien, il a pris une corde et il s'est étranglé. Quand ils sont arrivés, ils l'ont vu étranglé ! » Le soir même, Luz fait un rêve et commence à élaborer la question de la séparation et du réel de la mort qui s'est ainsi frayé son chemin : « J'ai rêvé que je partais dans les Yungas avec une amie de maman, sa fille et ma grande sœur. Papa et maman restaient à la maison, ils nous disaient au revoir. On y allait pour mourir, on le savait. Pour moi, la mort ne me fait pas peur, c'est la manière de mourir, ça doit être comme ça pour tout le monde. Quelqu'un meurt, il est inconscient, après, on ne sait rien de ce qu'il y a. On ne sait jamais ce qui va se passer dans le futur, peut-être que tu vas mourir. Quand tu meurs, tu ne sais rien, tu ne peux rien savoir. Si je devais choisir, je choisirais quand même de vivre. Tu ne sais rien de ce qui va se passer mais au moins tu continues. Mon père dit toujours : "Nous les Chiliens nous sommes invincibles !" Il croit que j'ai 6 ans et que je vais le croire. Mais je sais très bien que ce n'est pas vrai et qu'il peut toujours arriver quelque chose. »

Pour Luz, la séparation et la mort sont dans un rapport de contiguïté, dont nous allons examiner la relation avec l'angoisse, le vivant et le féminin, et le devenir féminin de sa position désirante. Elle poursuit son questionnement puis met en doute les paroles du père et son omnipotence imaginaire qui le met hors des contingences du réel. Luz en sait quelque chose et met en question le discours de ses parents : entre le « trop » de sa mère et le « rien » du père, qu'y a-t-il ? Comme nous l'avons vu, Lacan éclaire ce versant de la phobie comme « signifiant à tout faire ³⁴ » suppléant au manque

33. La route qui mène aux Yungas, région tempérée à quelques heures de La Paz, est très dangereuse, les accidents sont fréquents et les règles de circulation des véhicules inédites.

34. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), dans *Écrits, op. cit.*, p. 610.

de l'Autre, Autre qui supporte parfois les figures d'une jouissance qui tyrannise. La phobie montre un symbole, d'abord celui du manque dans l'Autre puis celui qui symbolise ce manque, le nom du père. Pour l'enfant, la phobie constitue une interrogation à propos de cette instance séparatrice marquée par le sceau de la castration.

Pour Luz, le signifiant est l'« absence », absence qui fait surgir l'angoisse de séparation et, à son horizon, la perte de l'objet puis la mort. Angoisse qui se trouve encore plus accentuée lorsqu'elle est en vacances dans le pays de la mère. Son attente de la mère absente se joue ainsi de façon répétitive et lancinante, dans une rumination qui souligne la présence de l'angoisse et de la jouissance venant s'y loger : « J'ai un peu peur, et en même temps, je suis nerveuse, j'ai envie de la frapper, ensuite je suis en colère et elle arrive comme si de rien n'était. Parfois, je commence un petit peu à pleurer et si quelque chose était arrivé ? Un accident. C'est difficilement contrôlable, plus le temps passe et plus je m'inquiète. L'inquiétude tombe d'un coup, puis vient la colère. J'attends devant la fenêtre de ma chambre. Attendre : "Faudrait que ce soit maman..." Penser : "Tout de suite..." J'imagine les différents moments jusqu'à ce qu'elle arrive à la maison. Je calcule plus de temps que ce qu'elle devrait mettre normalement pour venir. Depuis un an, c'est tout le temps comme ça. Quand je suis très angoissée, je n'arrive à rien faire d'autre que d'attendre. »

Luz reste figée dans cette attente, inhibée quant au désir, elle ne peut plus rien faire d'autre que d'attendre l'Autre. Alors, depuis la rentrée scolaire, elle s'est organisé un emploi du temps surchargé d'activités sportives extrascolaires pour remplir le temps et ne pas attendre l'Autre. Mais, à partir du moindre retard de l'Autre, l'angoisse se déchaîne quand même, implacablement. Son désir est marqué par l'attente anxieuse de ce qui peut surgir, l'objet même de son exécution. La jouissance refusée se condense dans un signifiant marqué par le sceau pulsionnel de l'Autre, prenant forme dans l'absence de l'Autre : « La pensée a, parfois, pour espace la douleur. L'absent est alors l'objet de haine de l'amour. La pensée peut, ainsi, se retrouver vide de le penser trop. Vide dont se dit l'intérieur désœuvré par une attente suspendue lorsque l'angoisse est retirée. Douleur blanche de l'absent. *Amentia*, peut-être ³⁵. » Celle-ci marque les allers et retours quotidiens et les missions de travail à l'étranger, vers *le pays de l'Autre* ³⁶, pays de l'indicible de l'angoisse. Au fil de ses paroles, de ses rêves, Luz va travailler la question de la séparation qui s'enchaîne du côté du manque, de la perte et de la mort.

Pour contrôler son angoisse, Luz met en jeu des mécanismes de défense particuliers et passe à un tout pouvoir imaginaire grâce à un processus mental où elle visualise sa mère revenant du travail. Le scénario se répète quotidiennement dans une

35. P. Fédida, *L'absence*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1978, p. 9.

36. S. Leclair, *Le pays de l'Autre*, Paris, Seuil, coll. « Arcanes », 1991.

immuabilité obsédante. La phobie soutient sa relation au désir sous la forme d'une angoisse qui se noue sur la dimension de l'attente.

À un moment donné, elle commence à mettre en parole le fait d'être seule dans un lieu inconnu, et un souvenir d'enfance surgit. Elle était en Suisse, seule dans le parking d'une station de ski à attendre le retour de son père. L'angoisse de s'être perdue, d'être oubliée, voire abandonnée, s'est alors installée. Puis elle relate l'épisode du voyage familial en autobus et la rencontre avec la « femme folle » : « Je crois que maman disait qu'elle était sortie de l'hôpital. Mais cette femme, elle voulait se mettre entre nous, elle disait que ma mère était l'infirmière, elle avait peur de quelque chose et voulait s'asseoir entre ma sœur et moi, pour se sentir en sécurité. Elle ne voulait pas qu'on s'inquiète, mes parents n'ont pas trop voulu. Mon père, il ne comprenait pas très bien, il nous rassurait, il disait : "C'est rien, c'est rien, ça va aller ³⁷." À l'arrêt de l'autobus, on a dû sortir par la porte de derrière et ils sont venus la chercher, ils l'ont emportée sur un lit, elle ne savait pas ce qui se passait. Nous, on avait eu un peu peur et on avait oublié le lit de ma petite sœur dans le bus. » « Entre nous », « le lit », l'impossibilité de dormir, de dormir seule, le nouage signifiant est bien présent. Luz parle alors de sa peur à propos d'un prochain voyage scolaire et décide qu'elle n'est pas encore prête à le faire et assume pleinement sa décision. Elle parle aussi de sa peur d'aller dormir chez ses amies lorsqu'elle est invitée et des excuses qu'elle invente pour ne pas dire sa peur : « J'invente des excuses : quand quelqu'un dit qu'il a mal, on l'écoute ! »

Lors de séance suivante, elle me dit : « Je dois faire quelque chose pour moi, mais ce n'est pas d'un jour à l'autre. Je m'approche peu à peu, je m'approche de ma chambre. Maintenant, je n'ai plus honte, je fais des petits pas pour aller dormir chez une amie, je peux attendre cinq minutes que mon père ou quelqu'un d'autre vienne me rechercher à la salle de sport, je dors dans ma chambre. » Puis, un jour, Luz qualifie avec une clarté étonnante son travail analytique : « L'homme, une personne importante a pensé qu'en parlant, on pouvait enlever les problèmes ! Je me rends compte que d'un jour à l'autre, je peux aller dormir chez une amie. C'est comme un miracle ! Pour moi, c'est presque impossible que quelqu'un à travers la parole devine quelque chose ; à travers la parole résoudre quelque chose comme ça, ça tombe du

37. Là encore, de la castration, il ne veut rien savoir ! La castration est cette opération symbolique ordonnée par le père qui affecte un objet imaginaire, le phallus, et concerne aussi bien l'enfant que la mère. Le père réel est l'agent de cette opération décisive, sa fonction est déterminante dans le complexe de castration, car elle permet la dissolution du complexe d'Édipe et l'accession du sujet au désir et à la future jouissance sexuelle : « Si la castration mérite effectivement d'être isolée d'un nom dans l'histoire du sujet, elle est toujours liée à l'incidence, à l'intervention du père réel. Elle peut être également marquée d'une façon profonde par l'absence du père réel. Cette atypie quand elle a lieu, demande alors la substitution au père réel de quelque chose d'autre, ce qui est profondément névrosant » (J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, op. cit.*, p. 221).

ciel et d'un jour à l'autre tu peux faire des choses qu'avant tu ne pouvais pas faire. Je te parle et je ne sais pas ce qui se passe dans ta tête ou ce qui se passe la nuit dans ma tête, mais au début je ne pensais pas que j'allais pouvoir, que tu allais me dire ce que je devais faire, que tu allais me dire que je devais faire un effort comme pour le grand écart. D'un jour à l'autre, je me rends compte que je peux, c'est ce qui est passé dans ma tête pour qu'un jour je puisse le faire. La vie sans problèmes, ça n'existe pas ! Je fais comme un chemin, je te dis quelque chose et je vois ce que je te dis, j'ai des portes, j'ouvre une porte puis une autre, et je continue, chaque fois, je découvre autre chose et je continue. Ce sont des grandes portes, des petites portes, c'est ce que tu analyses, c'est une autre porte que moi j'analyse. Depuis que je viens ici, j'ai moins peur, je peux dormir dans ma chambre. »

« L'homme, une personne importante a pensé qu'en parlant, on pouvait enlever les problèmes ! » Luz réinvente Freud et découvre les pouvoirs de la parole ³⁸. « L'homme » vient à la place du père qui ne parvient pas à assumer sa fonction de père réel. Il s'agit là d'un véritable étayage de la métaphore paternelle, justement là où la mère a fait du « trop » et le père du « rien ». « Ça tombe du ciel » : ces paroles ont une dimension d'oracle. Le ciel est un point de réel, situé au-delà du signifiant, il n'est pas dans le monde. C'est un élément très important de ce cas clinique, le réel est remis en position d'agent et tout d'un coup quelque chose est présent dans l'absence. Luz a une idée du réel et, à partir de là, elle peut de nouveau habiter le monde et la phobie cède : « Ma mère est partie dans les Yungas, elle ne peut pas téléphoner. Quand elle est partie à New York, l'an passé, je m'angoissais alors qu'elle pouvait téléphoner, là je ne m'angoisse pas. Avant, j'étais un peu angoissée avant qu'elle voyage, maintenant un peu moins parce que je n'y pense pas. »

La phobie a été la réponse de Luz à ce qu'elle a traversé de plus réel dans sa vie, véritable plaque tournante qui contribue, avec l'effectuation de la métaphore paternelle, à l'élection de la névrose. « La phobie en est la pierre d'angle ³⁹ », elle a favorisé le déroulement de la névrose infantile et son choix du côté de l'hystérie : « Les filles que j'admire, dit-elle, que je trouve jolies, qui parlent bien, me sont sympathiques, surtout les grandes, alors j'essaie de faire attention à ce que je dis, de ne pas dire des choses bêtes. Je ne m'approche pas beaucoup, j'essaie d'être l'amie d'une d'entre elles en la saluant. Je la vois, elle ne me voit pas. Si j'étais un garçon, je serais déjà amoureux de plusieurs filles. Les plus grandes m'attirent, ce n'est pas toutes les filles, juste celles que je trouve jolies. J'aimerais être comme elles, je ne sais pas très

38. Tout comme Hans dont Freud dit : « Le brave petit Hans ! Je ne pourrais pas souhaiter, chez un adulte une meilleure compréhension de la psychanalyse » (« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 143).

39. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » (1960), dans *Écrits, op. cit.*, p. 732.

bien pourquoi ça m'attire. Mais je veux être comme je peux, être jolie même si je trouve les autres jolies, être comme je suis. Pouvoir être jolie sans copier les autres, sans faire comme les autres. Je ne veux pas non plus donner ma vie pour être comme l'autre. Être comme j'arrive à être sans passer les limites, en copiant un peu mais sans exagérer. C'est une limite que moi je décide. » Voilà donc le témoignage d'un positionnement allant de l'« être fille » à l'« être femme » *via* la rencontre de l'Autre femme et de ce qui la soutient en tant que sujet. Là justement elle ne cède pas sur son désir et ne renonce pas à ce qu'elle est comme être féminin vivant et désirant. Elle n'attend plus de l'Autre la signification de son être. Cela nous paraît essentiel comme marquage de la fin de l'analyse.

Au cours de l'analyse, elle a fait l'épreuve du désir de l'Autre et séparé son propre désir des signifiants de la demande de l'Autre. Elle le formule et le soutient en posant son désir singulier. Tel est au seuil de l'adolescence le détour par la phobie réalisé par Luz avant le franchissement d'un passage symbolique qui lui a permis de mettre le père en position d'agent de la castration. À notre sens, elle a ainsi fait fonctionner l'« homme » comme père réel et négocié sa solution subjective du côté de l'hystérie.

Conclusion

Le symptôme phobique construit, métaphorise ce passage symbolique que constitue la castration à travers l'objet ou la situation que le sujet tente de fuir. Si cette organisation se situe en deçà du fantasme, elle se trouve en prise directe avec l'angoisse mais permet au sujet de lui donner forme et reste liée à son objet de prédilection, tenant alors lieu de pseudo-castration. Le symptôme phobique donne consistance à l'angoisse et le sujet peut faire, pour un temps, l'économie de l'invention d'un mythe pour élaborer l'histoire de son ineffable existence. Mais parfois, lorsque l'objet de la phobie n'est plus à même de remplir sa fonction, s'ouvrent alors à travers l'analyse de nouvelles perspectives. La phobie est une tentative de faire bord à une jouissance non traitable par le symbolique, un moyen de contenir cette jouissance que le lien familial et social ne suffit pas à traiter. Au cours d'une analyse, une réélaboration de la fonction de la phobie est possible et du coup un autre destin s'ouvre pour le sujet phobique. Si la phobie est bien une plaque tournante, une analyse doit permettre au sujet de s'extraire de cette organisation psychique initiale pour obtenir la séparation de l'objet pulsionnel et du grand Autre.

Voilà un autre destin possible de la phobie que celui qui lui est actuellement réservé par les psychothérapies contemporaines qui se sont spécialisées dans le traitement des phobies avec autant de méthodes qui insistent sur la désensibilisation du sujet de l'angoisse en affrontant, étape par étape, selon un protocole prédéterminé, les

situations anxiogènes. La cause restant inexplorée, le sujet n'aura de cesse de déplacer son symptôme et de rechercher un autre expert, un ex-père, susceptible de le débarrasser de son nouveau symptôme. Alors qu'il s'agit bien d'en passer par la fonction du père et son intervention en tant que messager du réel soutenu en arrière-plan par le père symbolique, ce dernier, pour Hans comme pour Luz, étant Freud.

C'est bien au moment où l'un et l'autre sont à même de dire de la façon la plus claire l'avènement de la castration symbolique que la phobie cède. C'est bien cette mise au jour qui donne son terme à la castration et montre ce à quoi la phobie supplée. Nous confirmons donc que, pour l'enfant, il y a bien quelque chose d'indécis en relation au langage, à la lignée et au sexe, dans la mesure où l'assomption subjective ne se réalise pas dans l'ordre de l'anatomie, du développement, du comportement ou de l'appartenance culturelle, mais bien dans l'ordre du discours. Voilà ce que tend à favoriser l'analyse, qui n'opère que par la parole et vise à transmuter la vérité du symptôme en savoir.

La tâche de l'analyste n'est-elle pas de rendre la parole à l'enfant et à tout sujet que la science a forclos, car « de la vérité comme cause, elle [la science] n'en voudrait rien savoir ⁴⁰ » ? N'y a-t-il pas dans le discours de la science une idéologie qui pousse à la suppression du sujet ? Car la science ne veut rien savoir du désir, de sa dimension sexuelle et de ses impossibles liés au réel. Voilà le cheminement théorique et clinique qui nous a amenée à faire ce petit détour par la phobie et à souligner l'importance de la prise en compte du sujet de l'inconscient dans son rapport historique au lien symbolique et social. La psychanalyse est une clinique du réel et de la structure qui s'oppose en tout point à la clinique descriptive et interventionniste proposée par les psychothérapies, en particulier les thérapies cognitives et comportementales, qui sont centrées sur l'idée de troubles ou de désordres symptomatiques qu'il faut rectifier à tout prix. C'est ce qui nous permet d'intégrer, dans la clinique analytique de la phobie, sa fonction au regard du savoir et du sujet et la vérité comme cause. C'est de cette dernière qu'en tant qu'analyste nous avons à assumer la question. C'est dire aussi l'importance que revêt pour nous l'histoire du sujet, du sujet du signifiant véhiculé comme tel par le signifiant lui-même dans son rapport à un autre signifiant, et la fonction majeure que nous accordons au langage dans la théorie et la clinique de la phobie.

40. J. Lacan, « La science et la vérité, Leçon d'ouverture du séminaire sur l'objet de la psychanalyse (1964-1965) », dans *Écrits, op. cit.*, p. 874.